

# Histoire de l'OSE

## Les enfants cachés ont la parole

### **Bernard LIEBHOLD**

*Je suis né à Mannheim, à 120 kilomètres de Strasbourg, le 19 mars de l'année 1927. Mes parents m'ont appelé Werner Benjamin (Benno). Ma sœur Eva est venue au monde 5 ans et demi avant moi. Mon père, né près de Kehl (sur l'autre rive du Rhin, en face de Strasbourg) en 1881, était commerçant en gros de produits d'entretien. En 1920, à Offenburg, il épousa ma mère Fanny, née Bergheimer, onzième d'une famille de 12 enfants, originaire de Diesburg (en Forêt Noire). Mes parents étaient tous deux de religion juive.*

#### **Allemagne, années 1930**

Le seul fait d'être juif fut notre malheur dès l'arrivée au pouvoir d'Adolf Hitler, le 30 janvier 1933. Je n'avais pas encore 6 ans, quand la police est venue confisquer l'arme de poing que mon père avait conservée depuis la guerre de 1914-1918. Mon père avait été soldat de l'armée allemande pendant la Première Guerre mondiale et, à ce titre, il avait été décoré de la Croix de Fer.

Les vexations antisémites ont débuté dès 1935, avec l'interdiction pour les enfants juifs de fréquenter l'école publique. La propagande de la presse et de la radio, notamment sous l'emprise d'un certain Streicher, propriétaire du journal «Der Stürmer», et sous la haute protection de certains ministres, comme Goebbels et Goering, parvint à semer la haine contre les Juifs du monde entier, auprès de la population du troisième Reich.

Adolf Hitler avait écrit « Mein Kampf » au cours de son emprisonnement à Landsberg pendant les années 1920, et les pages du livre contenaient déjà les prémices de nos souffrances : « cafés, cinémas et théâtres interdits d'accès aux chiens et aux juifs ». Au début de l'année 1938, les Juifs n'étaient plus autorisés à pénétrer dans les jardins, parcs et lieux publics.

Un décret paru en été 1938 ordonna l'expulsion de tous les Juifs d'origine polonaise du territoire allemand, au-delà des frontières de l'Est. Les biens non transportables des expulsés furent confisqués par les nazis. Pour venger le sort ainsi réservé à des milliers de victimes, un jeune juif polonais, M. Grynspan, assassina, le 8 novembre 1938, l'attaché de l'ambassade d'Allemagne à Paris, Von Rath.

## **La Nuit de Cristal**

Nous en subîmes immédiatement les conséquences sur l'ensemble du territoire allemand. Les « pogroms » soit disant spontanés, se déclenchèrent avec violence inouïe : des hordes de nazis SA et SS signalèrent tous les endroits où habitaient les Juifs, les synagogues furent incendiées. Les sbires de Goering et de Himmler s'attaquèrent à tous les biens juifs, habitations ou commerces, brisant tout sur leur passage. L'histoire appelle cela la Nuit de cristal. Des dizaines de Juifs protestant contre ces actes de barbarie furent tués. Ce fut le début de la tragédie qui emporta tant des nôtres dans les camps d'extermination et les fours crématoires.

Le 10 novembre 1938, vers 9 heures le matin, la Gestapo est venue arrêter mon père pour l'interner à Dachau, premier camp de concentration créé par Hitler en 1933. Dans ce camp, les prisonniers étaient moins bien traités que du bétail. Mon père resta six semaines en détention, avant d'être libéré, victime d'un empoisonnement du sang.

Ce 10 novembre, environ deux heures après son arrestation, on sonne à la porte de la maison. Six hommes, armés de haches et de marteau, démolissent entièrement l'intérieur de notre logement, après nous avoir enfermés, ma mère, ma sœur et moi,

dans la cuisine: vaisselle, bibelots, bref, tout ce qui peut être détruit. Par chance, manquant de temps sans doute, les malfrats n'ont pas pénétré dans la salle de bain, où mon père avait rangé plus de 2000 ouvrages sur la franc-maçonnerie.

À partir de la Nuit de Cristal, il fut interdit à tout Juif d'exercer une activité professionnelle. De ce fait, comme il fallait bien survivre, mes parents, qui disposaient d'un appartement assez grand, ont loué deux chambres à des Juifs âgés et handicapés - aveugles et sourds - pour pouvoir subsister.

La communauté israélite de Mannheim (environ 6000 membres) s'est organisée pour avoir un petit local, en remplacement de la synagogue incendiée, afin de continuer à célébrer les offices religieux. C'est dans cette synagogue improvisée que j'ai pu faire ma bar mitsva, lors de mon treizième anniversaire.

Le port de l'étoile jaune n'existait pas avant guerre en Allemagne, par contre, un recensement obligatoire des Juifs auprès du commissariat de police fit que les autorités nazies ajoutèrent à chaque pièce d'identité les prénoms d'Israël pour les hommes et de Sarah pour les femmes, afin que les signes de discrimination soient nettement établis.

## **Déportation**

Dès le début de la guerre contre la Pologne, le premier septembre 1939, des cartes d'alimentation furent distribuées à la population, mais les Juifs n'avaient pas droit aux mêmes rations que les « Volksdeutsche », Allemands de souche aryenne.

Le matin du 22 octobre 1940, la Gestapo s'est présentée à notre domicile, nous ordonnant de quitter sans délai notre logement, munis de deux valises par personne et de 100 Reichsmark, dont 20 en pièces d'argent !

En l'espace d'une heure, nous étions plus de 7700 Israélites, promis à la déportation, en gare de Mannheim, où neuf trains de voyageurs avaient été réquisitionnés

par le sinistre Bürckel, pour nous expulser vers le territoire français.

Le train s'arrête à Mulhouse. La police, munie de sacs, nous oblige à nous séparer des 20 marks en argent, faute de quoi nous serions immédiatement fusillés... Nous resterons ainsi enfermés dans les wagons, pendant trois jours et deux nuits, avant d'être débarqués en France, à Oloron-Sainte-Marie (Basses Pyrénées).

Hommes, femmes, vieillards et enfants, traînant valises et baluchons encadrés par des gendarmes et gardes mobiles, sous une pluie battante. Les gendarmes gueulant, jurant, cravachaient à tour de bras ceux qui, épuisés, s'écroulaient. La pluie dégoulinait sans interruption, noyant les larmes des gosses. Mes larmes, j'avais 13 ans.

## **Gurs**

Après un trajet de 15 kilomètres environ, nous découvrons notre lieu de résidence, le camp de Gurs : un immense camp. Nous pataugeons dans la boue pour arriver à la baraque qui nous est assignée, une baraque en bois. Nous devons y loger à 80. Le sol est garni de paillasses très minces, deux poêles à bois pour le chauffage. Pour sanitaires : des auges en bois rudimentaires. Contre la clôture des barbelés qui nous entoure, deux séries de latrines percées de 10 trous. C'est l'horreur totale. Pour décrire ce qu'était ce camp « d'accueil », j'emprunte la description à l'ouvrage réalisé par Claude Laharie.

« Le 24 octobre, en fin d'après midi, Pétain rencontre Hitler à Montoire. Ce jour-même, à quelques centaines de kilomètres de là, les premiers déportés badois arrivent à Gurs, d'autres suivent pendant la soirée, puis pendant la nuit. Des heures durant, sous la pluie, l'interminable cortège s'égrène sur la route centrale du camp. Les internés français de l'îlot B sont frappés de stupeur. L'un d'eux, Moussinac, note dans son journal : *'25 octobre. Nous n'avons pu dormir. Toute la nuit des camions ont circulé, amenant des juifs. Quelle tristesse et, au fond de nous, quelle révolte !'*

Un spectacle lamentable. On apercevait des vieillards qu'il fallait porter, un défilé ininterrompu de femmes et d'hommes de tous âges, ployant sous les baluchons, trébuchant, s'effondrant dans la boue.

L'hiver 1940-1941 est le plus rigoureux que les Béarnais ont connu, l'âpreté des conditions climatiques est d'autant plus ressentie que les installations destinées à l'origine à assurer un hébergement provisoire à une population d'hommes internés pendant les seuls mois d'été, se sont considérablement détériorées. Le carton bitumé qui recouvre, en principe, le toit et les bas flancs des baraques est déchiré par endroits, arraché ailleurs : il pleut dans les chambrées.

Une internée a écrit : *« L'eau dégoulinait à l'intérieur. Une mare se formait sur le sol. Nous étions tellement habitués que presque personne ne relevait la chose. Celles qui étaient assises à côté de la gouttière se levaient en soupirant et posaient un récipient à l'endroit où la pluie tombait : une cuvette ou une boîte de conserve. Les gouttes faisaient un bruit de cascade en tombant sur le métal. (...) La nuit, on gelait sous la couverture qui nous avait été fournie (...). Ils n'étaient pas nombreux, ceux qui avaient emmené avec eux leurs propres couvertures. C'est pourquoi, il était inévitable qu'un grand nombre d'entre nous, et en particulier les vieux, dorment tout habillés, ce qui posait de nombreux problèmes d'hygiène.*

*(...) Dehors, entre les baraques, c'est le borbier, chacun y patauge et s'y enlise. Toute sortie vers les cuisines, toute visite dans une autre chambrée est impensable si l'on ne s'est procuré, au préalable, une paire de bottes ou des chaussures imperméables.*

*(...) Les hommes et les femmes sont classés par secteur, les couples sont séparés, les familles morcelées au nom de l'inconvenance qui peut résulter, du point de vue de la décence, du groupement des familles dans les îlots. Mais les îlots sont bouclés, il est impossible, à moins de posséder un laissez-passer, de franchir les barbelés entourant les îlots. Et ces « laissez-passer » ne sont accordés qu'avec parcimonie : six laissez-passer réglementaires par jour, pour 1400 habitants d'un îlot. Le plus triste, c'est la séparation des vieux couples. Les vieilles femmes sont désemparées sans le compagnon d'une longue vie avec qui elles ont fini par ne faire plus qu'un. C'est comme si elles avaient perdu un bras ou une jambe. Comment est-il logé ? Est-il malade ? Qui prend soin de lui ? »*

Voici l'extrait d'un rapport d'une délégation du Secours Suisse, rendant compte de la brève visite qu'ils ont fait à Gurs:

« Nous entrons dans une vieille baraque d'hommes qui sont tous sexagénaires, quelques-uns octogénaires. Il fait sombre dans la baraque, car il n'y a pas de fenêtre. Les paillasses sont empilées les unes sur les autres. Des formes maigres et sans vie sont étendues ou accroupies. Il n'y a ni chaise, ni armoire. Aux poutres, contre le faîte, pendent quelques habits humides. Sur les places primitivement prévues contre les murs, est entassé ce que les internés possèdent encore. Nous regardons, les yeux agrandis par l'horreur. Et soudain, une voix crie dans l'obscurité : « Combien de temps devons-nous encore rester ici » ? « Le monde sait-il ce qui nous arrive ici » ? Un vieil homme est couché sur une paille, le visage marqué par la faim et les privations. Il déclare doucement : « Nous avons faim ». Tous : « Tout le temps ».

Le vent fait claquer la porte lorsque nous entrons dans la baraque suivante. Le sol est complètement nu. Aucune paille n'y repose. Au milieu, quelques formes déguenillées se bousculent autour d'un petit poêle d'acier. « Nous gelons, nous brûlons la paille de nos paillasses. D'ailleurs, que nous couchions sur une paille ou non, c'est la même chose ». Un gros rat traverse la pièce. On hausse les épaules : « Nous sommes habitués à lui, à lui et à tous les autres.

(...) Quant aux rats, il faut recommencer constamment les chasses menées à leur rencontre. Les rats règnent en maîtres dans le camp. Le plus gros travail est la destruction des rats qui pullulent sous le plancher. Armés de balais, de bâtons, de galets, des hommes entourent les baraques et chaque fois qu'un rat s'en échappe, il est impitoyablement anéanti. C'est une chasse véritable car quelquefois, le rat percevant le danger, rentre et se réfugie sous le plancher, jusqu'à ce que le dernier panneau soit enlevé. C'est alors la fuite générale de tous les rongeurs dans tous les sens, jetant la panique (...) Quand la destruction est terminée, les rats sont alignés. Il y en a une bonne centaine, petits, gros, géants même, de toutes les couleurs : noirs comme des taupes, gris, jaunes, roux. »

## **Je ne supporte pas la vie du camp**

L'absence d'hygiène et la famine ont provoqué parmi les détenus - car nous étions bien des détenus - de nombreuses maladies, notamment la dysenterie. Les personnes âgées et les nourrissons sont les plus atteints. Chaque matin, un camion vient chercher les cadavres des morts de la nuit. Les rats étaient partout et s'en prenaient aux pauvres rations que nous recevions. Je mangeais ma ration de pain immédiatement, avant qu'un rongeur ne vienne s'en saisir. J'avais des poux, comme tous les autres « pensionnaires » du camp de Gurs, principalement dans les sous-vêtements. À 13 ans et demi, j'étais en pleine croissance. Les rations journalières étaient totalement insuffisantes : un petit morceau de pain, de l'ersatz de café, 12 grammes de sucre, bouillon clair le midi avec quelques pois chiches au fond, même bouillon le soir ; pas de viande, ni poisson, ni œuf, ni lait, ni matières grasses. En moins de trois mois, je tombai sérieusement malade : diphtérie, scarlatine, je me suis trouvé en isolement total dans une grande baraque appelée « hôpital ».

Mon père a entrepris des démarches auprès de l'OSE pour me faire sortir du camp de Gurs et être transféré dans une maison d'enfants (de cette association), située au château de Chabannes, dans la Creuse. Ses démarches aboutirent, et je quittai Gurs, avec un convoi de 40 enfants. Je ne devais plus jamais revoir mes parents.

## **L'agonie de ma famille**

Je n'ai su qu'en 1948 le triste sort réservé à mes parents, à ma sœur, à mes oncles et à mes tantes, par la seule rescapée de la famille, ma tante Caroline, la sœur cadette de mon père, qui avait retrouvé ma trace grâce à la Croix-Rouge américaine. Elle habitait New York, où elle avait émigré bien avant la guerre.

Au camp de Gurs, les familles étaient séparées : les hommes dans un îlot, les femmes et les enfants dans un autre îlot. Mon père fut transféré au camp de Saint Cyprien, dans les Pyrénées Orientales, camp d'internement et de transit, puis au camp de Milles, dans les Bouches du Rhône, et enfin au camp de Nexon, en Haute-Vienne, dans des conditions d'internement indignes. C'est dans ce dernier camp

que mon papa est mort de froid et de faim, le 27 novembre 1942.

Ma mère, ma sœur, âgée de 20 ans et ma tante Bertha ont été embarquées le 10 août 1942 dans des wagons à bestiaux et transférées à Drancy, puis envoyées à Auschwitz par le convoi n° 17. Elles ont toutes été gazées et brûlées dans les fours crématoires. Mes oncles Joseph et Salomon, mes tantes Emmy et Hilde, déportés par le convoi n° 19, ont subi le même sort : la solution finale. Aucun de mes proches n'est revenu d'Auschwitz.

### **Les déportations vers Auschwitz via Drancy**

Je rapporte l'ouvrage de Claude Laharie : « Les 'départs en convois vers une destination inconnue', pour reprendre la terminologie administrative du camp, constituent les événements les plus douloureux de l'histoire de Gurs. Aucun de ceux qui les ont connus n'est capable, aujourd'hui encore, d'en parler avec détachement.

En sept mois, du 6 août 1942 au 3 mars 1943, six convois ont expédié vers Drancy, ultime étape avant Auschwitz, 3907 juifs du camp dont l'identité est parfaitement connue. Ma mère et ma sœur étaient du convoi du 6 août, mes oncles et tantes de celui du 8 août. Tous figurent au fichier du camp avec la mention : parti en convoi, sans que la destination soit notée.

Les départs se déroulent dans un climat d'inquiétude difficile à décrire. L'angoisse naît vers le 20 juillet, lorsque les chefs d'îlots apprennent qu'ils doivent fournir à l'administration des listes par nationalité, par race, par religion, liste des conjoints d'aryens, de ceux qui ont mérité pour la France etc... Toutes les discussions portent vite sur l'interprétation à donner à une telle mesure. Mille indices laissent présager une funeste opération de grande envergure : les rafles effectuées à Paris et en province, les descentes de police dans tous les centres « d'accueil ».

L'ordre fut donné à toutes femmes et tous les enfants, frères et sœurs qui se trouvaient dans le camp, de rejoindre leur mari ou leur père dans leur îlot. Mon père ne se trouvait alors plus dans le camp. Les issues de l'îlot furent bloquées et les gens de la compagnie de travail qui n'étaient pas dans leur baraque, mais qui dormaient



et travaillaient à la Croix Rouge, durent retourner dans leur îlot d'origine, ainsi que le cuisinier de la maternité. Les femmes étaient bouleversées : « C'est tout à fait comme en Allemagne, disaient-elles, c'est ainsi que cela a commencé ».

Le 6 août, les brigadiers-chefs des gardiens entrent dans les îlots, listes à la main, et annoncent les noms de ceux qui doivent partir. Ils doivent immédiatement faire leur valise et se présenter avant la fin de l'après-midi au secrétariat du camp. Ils y récupèrent leurs titres de séjour et les objets de valeur qu'ils avaient laissés au greffe. Les gardiens fouillent les bagages et confisquent les quarts, les couverts et les couvertures qui avaient été fournis par l'administration et que certains tentent d'emporter avec eux.

Puis tous les «déportables» sont rassemblés à l'intérieur de deux grands hangars aménagés de part et d'autre de l'entrée principale. Ils sont surveillés par les « gardes noirs », c'est-à-dire les troupes de la gendarmerie nationale, convoquées pour la circonstance, de préférence aux « gardes bleus » de la gendarmerie régionale. Au cours de la nuit, viendront les camions qui feront la navette entre Gurs et la gare d'Oloron.

La traversée du camp par ceux et celles dont le nom a été appelé a laissé un souvenir inoubliable aux internés qui restent au camp. C'est un défilé hallucinant, des pauvres hères amaigris, jeunes et vieux, couverts d'habits élimés, traînant derrière eux un misérable baluchon ou une mauvaise valise, d'où pendent des bouts de ficelle qui ont permis de la fermer. Sous la chaleur du mois d'août, les « déportables » marchent par petits groupes. Les plus âgés s'arrêtent soudain pour souffler un peu. Tous avancent en silence, regardant à droite et à gauche, faisant parfois signe à un ami resté au camp. Ils semblent résignés. Les «gardes noirs », répartis sur la route centrale, aident ceux qui trébuchent à se relever ; les uns semblent gênés, les autres, les plus nombreux, indifférents.

À l'entrée principale, sous le hangar de gauche réservé aux hommes et celui de droite réservé aux femmes, l'atmosphère a quelque chose d'irréel. Les futurs dé-

portés attendent, effondrés. Toute visite est interdite. Seules les personnes appartenant aux œuvres d'assistance sociale ont le droit d'assister ces hommes et ces femmes qui ont du mal à comprendre ce qu'il leur arrive.

Voici le récit de l'une de ces personnes autorisée à aider les « déportables » : *« Je demandai l'autorisation de passer la nuit avec eux. On me l'accorda. Ils étaient là, assis par terre ou sur leur pauvre baluchon, consternés, affaissés, immobiles. Ils semblaient avoir perdu toute leur force, toute possibilité de s'exprimer. Quelques-uns avaient l'air déjà morts, d'autres avaient un faciès d'agonisant. Certains réagirent et me dirent : « C'est ainsi que la France nous traite ? » Je cherchai des connaissances. Beaucoup étaient devenus méconnaissables en quelques heures. Un petit tas affalé par terre. Je reconnus mademoiselle Gertrude, l'assistance sociale avec qui j'avais organisé des causeries dans les îlots. Je me penchai vers elle : « Me reconnaissez-vous ? » Pas un mot, pas un signe, pas un mouvement (...) dans le fond, je reconnus des silhouettes droites, impeccables dans leur uniforme d'infirmière, l'insigne juif bien en vue. Je leur dis mon admiration de les voir ainsi. Elles répondirent : « L'Eternel est avec nous » et elles récitèrent le psaume 130 « Des profondeurs de l'abîme, je t'invoque, ô Eternel ». Les larmes envahirent mes yeux. Puis le convoi fut embarqué. »*

## **Auschwitz et Birkenau**

C'est dans ce camp, à part mon père mort en France, que ma mère, ma sœur, mes oncles et tantes ont disparus dans la fumée des crématoires après avoir été gazés. Je ne peux continuer mon récit sans reprendre quelques lignes du rapport sur ces camps, rédigé par Rudolf Vrba et Fred Weltzer, le 25 avril 1944, et qui servit de pièce à conviction lors du procès de Nuremberg. C'est un devoir de mémoire envers ma famille. J'ai culpabilisé de nombreuses années d'être le seul rescapé de cette tragédie.

« ... dans notre groupe de 200, nous eûmes tous les jours 30 à 35 morts. Beaucoup de nos camarades furent simplement battus à mort par les surveillants (les « kapos ») pendant le travail, sans qu'ils n'aient rien commis de répréhensible. Chaque jour, on comblait les pertes de ce groupe par des détenus de Birkenau. Le retour

du travail, chaque soir, était particulièrement dur et dangereux : sur un parcours de cinq kilomètres, nous devions traîner nos outils, notre bois de chauffage, de lourdes marmites et enfin nos morts de la journée, ceux qui avaient succombé au cours du travail, ou qui avaient été massacrés.

Celui dont la tête ne revenait pas au kapo était brutalement battu, sinon abattu... chaque soir, on nous comptait et on plaçait les cadavres sur des wagonnets plats de chemin de fer ou sur un camion, pour les transporter dans la forêt de bouleaux. Là, on les brûlait dans une fosse, profonde de plusieurs mètres et longue d'environ quinze mètres...

1942, une prétendue infirmerie, « Krankenbau », fut installée dans le block 7 de sinistre réputation. Le chef de cette « infirmerie » était un Polonais. Tous les détenus inaptes au travail y furent transférés. Il n'y était jamais question de soins médicaux. En fait, cette baraque n'était rien d'autre qu'un lieu de rassemblement des candidats à la mort. Chaque jour, nous enregistrions 150 morts, dont les corps étaient transportés au crématoire d'Auschwitz.

(...) À la même époque, commencèrent ce qu'on appela « les sélections ». Deux fois par semaine, le lundi et le jeudi, le médecin du camp fixait le nombre de détenus à gazer et à brûler. Les « sélectionnés » étaient chargés dans des camions et conduits dans la forêt de bouleaux. Ceux qui y arrivaient encore vivants étaient gazés dans une grande baraque construite près de la fosse d'incinération, puis jetés dans cette fosse et brûlés. (...) À la fin de février 1943, un four crématoire moderne et une installation de gazage furent inaugurés à Birkenau. Les gazages et les incinérations dans la forêt de bouleaux cessèrent pour faire place à des opérations exécutées dans les quatre fours crématoires neufs, spécialement construits à cet effet.

(...) L'opération de gazage se déroule de la manière suivante : les victimes sont conduites dans le hall, où on leur demande de se déshabiller... Afin de renforcer l'idée qu'on les mène aux bains, deux hommes en blouse blanche leur remettent à chacun une serviette et un petit morceau de savon. Ensuite, on les pousse dans

la chambre à gaz et un si grand nombre de personnes y sont entassées que tout le monde doit rester debout. »

## **Le château de Chabannes**

Je faisais partie du groupe des 40 enfants acceptés pour être envoyés dans une maison d'enfants créée par l'OSE. Pendant toute la guerre, entre 1939 et 1945, l'OSE géra quatorze maisons laïques et religieuses, situées principalement dans le centre de la France. Les emplacements sont choisis de préférence à l'écart de toute agglomération, dans le but d'organiser une vie semi-autarcique, à laquelle les enfants prêtent leur concours, mais également pour essayer de sauver le maximum d'enfants, qui se trouvent derrière les barbelés des camps. Ces maisons sont ouvertes pour ceux que les autorités ont accepté de libérer, à condition de les savoir totalement pris en charge par l'OSE, et qu'ils aient moins de 15 ans. J'avais treize ans et demi.

Début février 1941, nous sommes donc transférés par train depuis Gurs jusqu'à la maison d'enfants de Chabannes dirigée par Monsieur Chevrier, un homme très corpulent, qui avait la responsabilité de nous nourrir à une époque où le ravitaillement était difficile, et dont le principal souci était de sauver les enfants juifs.

Nous étions libres, pas de barbelés, ni de gendarmes comme au camp de Gurs, mais la faim nous tenaillait. Malgré sa bonne volonté, le directeur nous offrait comme nourriture quotidienne rutabagas, topinambours et navets.

Nous étions 30 adolescents juifs, encadrés par les éducateurs Simon et Sonia, dans ce château situé près de la ligne de démarcation. J'ai appris très rapidement à parler français et à nager dans un petit étang situé près du château. La faim m'a amené à cueillir des mûres et quelquefois aussi, à chiper des pommes dans un verger des environs. Les paysans me demandaient mon prénom et lorsque je répondais : Werner, ils traduisaient phonétiquement Bernard. Ce prénom m'est resté depuis.

Les nouvelles lois anti-juives promulguées par Vichy et le zèle déployé par les sinistres Darquier de Pellepoix et Xavier Vallat, mettaient en danger les enfants recueillis dans la maison. Pour l'OSE, c'est alors la certitude que tous les enfants juifs sont en danger de mort. Le chef du gouvernement de Pétain, Pierre Laval, souhaitait, comme les Autorités allemandes, que l'on ne sépare pas les familles des déportés et il ordonna à la gendarmerie et à la police française d'appréhender tous les enfants juifs et de les diriger vers les camps de rassemblement : Drancy, Pithiviers, Beaune-la-Rolande.

Parmi les libérés du camp de Gurs se trouvait mon cousin germain, Kurt Bergheimer. Nous n'avions qu'un objectif : fuir la France et nous réfugier en Suisse, où nous avions de la famille.

### **La « Sixième », organisation de la résistance juive en France**

Extraits du livre de Vivette Samuel *Sauver les enfants* : « Cette organisation avait eu des renseignements de plus en plus précis sur la déportation de tous les Juifs résidant en zone libre vers les camps de « travail » situés à l'est de l'Europe. La grande rafle du Vel d'hiv avait déjà eu lieu le 16 juillet. Des milliers de personnes, des femmes, des enfants, ont été arrêtés. Nous sommes à un tournant de l'histoire. Pour la première fois, à Paris et en zone libre, on arrête des enfants.

Les modalités de la « solution finale » avaient été décidées par les nazis à la conférence de Wannsee en janvier 1942, et bien que la « solution finale » ne soit pas connue à cette époque, il devenait évident que les enfants n'étaient pas envoyés vers l'est de l'Europe pour travailler et qu'il fallait à tout prix leur éviter d'être dirigés vers les camps de rassemblement. Et ce ne sont plus seulement les 800 enfants recueillis lors de la création des maisons qu'il faut sauver, mais les 1.800 enfants juifs qui s'y trouvent à ce moment là. Et ce n'est plus contre l'oisiveté, la promiscuité et la maladie que l'OSE doit lutter, mais bien contre la mort. Il faut s'opposer au regroupement familial, en se fixant comme objectif prioritaire la libération des enfants et leur émigration.

Par des voies détournées, les organisations caritatives américaines et suisses sont alertées. Dans une publication américaine de l'OSE, la nécessité vitale de faire quitter la France aux enfants juifs avait déjà été soulignée dès janvier 1942.

La liaison, entre les autorités françaises et l'ambassadeur des Etats-Unis à Vichy, l'amiral Leahy, est établie. En octobre 1942, 5000 visas destinés au Comité américain de sauvegarde des enfants d'Europe sont octroyés par les Etats-Unis. Laval n'accepte de valider que 500 de ces visas d'émigration. »

Le 29 novembre 1941, une loi valable pour les deux zones regroupe toutes les «organisations juives de bienfaisance » au sein de l'UGIF (Union des Israélites de France). Un responsable de l'OSE, Joseph Millner, accepte de prendre la tête de la 3ème direction santé de l'UGIF, afin de garantir à l'organisation un cadre de travail légal et officiel, offrant au déploiement clandestin la couverture nécessaire.

C'est ainsi que mon cousin a été évacué vers la frontière helvétique. Il passa la frontière à Annemasse (comme ce fut le cas de l'ancien ambassadeur de l'état d'Israël en France, Avi Pazner). Ma déception de ne pas faire partie de ce premier convoi fut très grande, bien que l'on me donnait l'assurance que mon tour viendrait huit jours plus tard.

Mais huit jours plus tard, ce n'était plus possible : les autorités suisses venaient de décréter la fermeture hermétique de leur frontière, toute personne interceptée était refoulée et remise aux autorités d'occupation en France.

La « Sixième », avec l'accord du directeur de Chabannes, m'a procuré de faux papiers au nom de Bernard Garaud, né à Ingwiller (Bas-Rhin). J'ai été déguisé en scout de France et dirigé vers la ville de Brive-la-Gaillarde, où je fus caché derrière un écran de cinéma. Je ne me souviens plus du temps que j'ai passé dans cette cachette, mais je me rappelle parfaitement avoir assisté à la projection, à l'envers, du film *Quasimodo*, avec l'acteur anglais Charles Lawton, dans le rôle principal.

Toujours déguisé en scout, je fus envoyé en chemin de fer dans un village de Corrèze. Des fermiers portugais me prirent comme manœuvre. Mon travail consistait à ramasser des châtaignes. C'était la fin d'un automne très froid, les châtaignes piquaient les doigts, j'étais courbé toute la journée, la tâche était épuisante. Mes « employeurs » ont tout de suite compris que je ne pouvais continuer le travail qui m'était assigné.

## **Le Collège de Sorrèze**

Je fus alors envoyé vers l'école de Sorrèze, dans le Tarn, chez les pères blancs dominicains, institution de haut de gamme dirigée par des religieux et des religieuses. Seuls l'économe, le père Grange et le chef du personnel en civil, connaissaient mon identité véritable. J'ai retrouvé deux camarades, Henri et Arthur. Nous étions logés dans une chambre sans confort située juste au dessus de l'écurie des chevaux.

C'était l'hiver 1942-1943, j'avais la charge de m'occuper de trois vaches et d'un jeune taureau de race hollandaise. Il fallait apprendre à traire à la main, nettoyer l'écurie et conduire les bêtes hors de la ville au pâturage. Arthur était désigné comme jardinier et Henri à la plonge, dans la cuisine.

Le très important collège de Sorrèze recevait des étudiants triés sur le volet, tous en uniforme et issus de très grandes familles nobles. L'éducation donnée était extrêmement rigoureuse et complète sur le plan sportif. Mais tout le monde avait faim, nous peut-être encore plus que les étudiants.

Je m'étais procuré une petite flasque pour pouvoir porter du lait frais à Henri dans les cuisines. En échange, j'eus le droit de récupérer les restes de nourriture dans les chaudrons en cuivre, c'était mieux que rien. Les restrictions drastiques de nourriture, dues au rationnement imposé par l'occupation allemande et appliqué par Vichy, étaient telles que nos préoccupations majeures tournaient uniquement autour de la question du « manger ». J'avais un peu plus de seize ans, comme Arthur et Henri. Les étudiants, comme nous, avaient besoin d'une nourriture plus consistante. Les pères blancs décidèrent de sacrifier le jeune taureau dont j'avais la charge, afin d'avoir un peu de viande « sans tickets ».

Cela me fit de la peine, je m'étais habitué à mon petit troupeau : ce jeune taureau et les trois vaches.

Un jour, en conduisant mon bétail, une estafette allemande s'arrêta. La peur me saisit. Bien que ce soldat allemand ne me demandait que la direction à prendre, dans un très mauvais français, c'est en bafouillant, et en allemand, que je manquai répondre. Je ne sais si je lui ai donné la bonne direction, mes pensées étaient ailleurs : octobre 1940, Mannheim, la déportation, encadrés par des gendarmes nazis qui frappaient en vociférant, tout cela me revenait en mémoire. La vue d'un soldat allemand, dans cette zone libre qui venait d'être occupée par les troupes d'Hitler signifiait, pour moi le pire des dangers.

Je me souviens encore de l'affaire de ma rage de dents : j'avais tellement mal que je dus aller chez le dentiste, à quatre kilomètres de l'école. Lorsque le dentiste m'eut soigné et que je lui demandai combien je lui devais, il me fit cette réponse, qui resta gravée dans ma mémoire : « Tu paieras après la guerre, si tu peux. » Il avait compris qui j'étais.

Après la guerre, je sus que le maître écuyer du collège de Sorrèze, que nous apercevions chaque jour en sortant de la chambre, était un milicien de Vichy. Qu'aurait-il fait s'il avait su que les trois gamins qui logeaient dans la chambre au-dessus des écuries étaient juifs ?

### **Enrôlés dans un maquis**

Le 6 juin 1944, nous apprenons, par la TSF, le débarquement des alliés sur les plages de Normandie. Une semaine plus tard, nous recevons la visite d'un résistant qui nous propose de partir au maquis pour nous battre contre l'occupant et la milice de Vichy. Qui nous avait envoyé ce maquisard ? Nous ne le saurons jamais. Certains dirigeants du collège étaient sans doute en contact avec la résistance, sinon nous n'aurions pas été camouflés pendant près de deux ans, sous de faux noms, dans l'établissement.



Arthur préféra attendre la fin de la guerre à l'école de Sorrèze. Henri et moi décidâmes d'accepter la proposition, malgré les dangers évidents de cette aventure. Nous avons pris le train via Toulouse, jusqu'à Vabre, au pied de la Montagne noire, et sommes arrivés au lieu dit « Laroque », une grange située sur une hauteur au-dessus du village de Lacaze.

Il y avait dans cette grange une trentaine de maquisards, tous de confession juive. J'étais parmi les plus jeunes et il m'a fallu apprendre le maniement des armes que nous recevions, la nuit, par des containers largués depuis un avion en provenance d'Alger.

Le maquis de «Laroque» dépendait du groupe des maquis de Vabre et son rôle était exclusivement de veiller au parachutage des armes pour approvisionner tous les maquisards du secteur.